

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Regard oblique sur le passé

André Vanasse

Number 100, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37707ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vanasse, A. (2000). Regard oblique sur le passé. *Lettres québécoises*, (100), 5–6.



Regard oblique sur le passé

Si on regarde le temps devant soi, il paraît inépuisable. Par contre, quand on l'observe par-derrière soi, on reste sidéré : il nous a glissé si vite des doigts qu'on arrive à peine à y croire. Ainsi, quand je pense aux débuts de Lettres québécoises, il me semble que c'était hier.

Si j'ai gardé un souvenir si vivace des débuts de *Lettres québécoises*, c'est peut-être dû au fait que ma collaboration à la revue fut compromise dès le premier numéro.

Je n'ai jamais oublié la voix cassante d'Adrien Thério : « Et ta chronique, tu l'as écrite ? » Je n'avais d'autre choix que de répondre non. Il m'était difficile, sinon extrêmement gênant, de lui expliquer que je n'avais pas cru à la naissance de cette revue. En fait, cela me paraissait invraisemblable qu'un seul homme puisse créer de toutes pièces une revue de cette importance et qu'il en assume non seulement l'entière direction, mais tous les frais. Comme Thomas, j'y croirais quand cette revue serait sous mes yeux. Et voilà qu'au printemps de 1976, elle tombait sur ma table de travail comme un éclatant démenti. Heureusement que j'avais fait diligence : j'avais pondu ma chronique en toute hâte !

Plus jamais je ne devais rater la date de tombée de *Lettres québécoises*. J'avais compris qu'on ne badine pas avec son directeur. Quand il promettait, il accomplissait. En contrepartie, il s'attendait à ce que ses collaborateurs et collaboratrices fassent de même. Et c'est ainsi que j'appris à connaître cet homme bourru qui portait son cœur sur sa main. Il travaillait comme un forcené. Je le revois encore, dans son appartement de l'avenue Docteur-Penfield à Montréal, découpant les épreuves reçues de l'imprimeur et collant les longues colonnes dans un *scrapbook*. C'était sa manière à lui de faire la mise en page. À vrai dire, c'était la façon de l'époque. Couper, coller. Mais sans le support de l'informatique qui a complètement transformé l'édition des livres et des revues. Une révolution s'est produite, qu'Adrien Thério n'a pas connue. Lui, il travaillait pour ainsi dire à la mitaine. C'était long et laborieux.

Si, au moins, il avait été payé de retour ! Mais il était écrit que cette revue connaîtrait une naissance difficile et qu'elle ferait ses débuts dans la misère. Les subventions n'arrivaient pas. De fait, elles mirent trois ans — délai déraisonnable à cette époque tout autant qu'aujourd'hui — avant de se manifester. Comble de malheur, le montant était chiche. Quant aux commanditaires, ils se faisaient si rares que chaque parution creusait un trou encore plus grand dans les goussets de Thério. Comment combler la dette alors que le directeur persistait à payer généreusement ses collaborateurs ? Et les annonces publicitaires étaient quasi invisibles (on me permettra de lancer un coup de chapeau aux Écrits des Forges qui firent paraître des annonces publicitaires dès le premier numéro). « Ce n'est surtout pas, lui avais-je dit, ta représentante de la publicité qui te sauvera la vie. Vraiment, elle ne vaut pas une claque. » Elle était si peu efficace que j'en avais rajouté : « Même si je ne suis pas vendeur, je suis sûr que je pourrais faire mieux qu'elle. » J'entends encore sa réplique : « Si tu le penses, eh bien fais-le. Mieux : je te paie la même commission que je lui consens ! »

Et c'est ainsi que ma boutade me propulsa, du jour au lendemain, responsable de la publicité à la revue. Je n'avais jamais exercé ce métier. J'aurais pu enfoncer encore plus la revue dans le déficit. Ce fut le contraire qui se produisit. À ma grande surprise, je constatai que j'avais dit vrai. Dès le début, je réussis infiniment mieux que cette représentante pour la bonne raison qu'il y avait une différence de taille entre elle et moi : je croyais à la mission de *Lettres québécoises*. J'étais convaincant parce que j'étais convaincu.

Devant les résultats que j'obtenais et mon implication constante dans la revue, Adrien Thério me proposa bientôt de lui servir d'adjoint. J'acceptai avec joie. Cette revue n'occupait-elle pas de plus en plus de place dans ma vie ? Une place si importante que c'est le cœur serré que je dus aviser Thério en 1981 que je le quittais pour aller diriger *Voix et Images*. Le dirais-je ? C'est un



Regard oblique sur le passé

peu à contrecœur que je me lançais dans cette nouvelle aventure. On m'avait forcé la main. À ce point qu'il m'avait été impossible de dire non. J'étais tout de même professeur à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM) — où la revue était publiée — et il me fallait bien faire ma part...

Bien sûr, j'ai vécu des moments heureux à la direction de *Voix et Images*, mais je dois avouer que je gardais toujours en mémoire les temps heureux passés à *Lettres québécoises*. Ainsi, quand Adrien Thério me proposa de racheter la revue, je fus immédiatement tenté. Il fallut cependant un certain temps avant que la chose se réalise. C'est en 1990 que se fit la passation de pouvoir. Cela fait donc dix ans maintenant que j'y suis.

Lettres québécoises fait partie de mon quotidien. La revue est là comme une part de moi-même et je m'en réjouis. D'autant plus que la prise de pouvoir de *Lettres québécoises* s'est faite en association avec Gaëtan Lévesque. Sans lui, je ne sais pas où j'en serais. Chose certaine, il y accomplit un travail essentiel. Les collaborateurs — que je salue et remercie, les actuels tout autant que les anciens — en savent quelque chose, eux qui sont en contact constant avec lui. En somme, cette revue n'est pas l'affaire d'un homme, mais celle d'une équipe (merci en passant à Michèle Vanasse, responsable de la publicité), car j'ai appris que ma force résidait davantage dans ma capacité de bien m'entourer que dans celle de tout diriger. On est ce qu'on est !

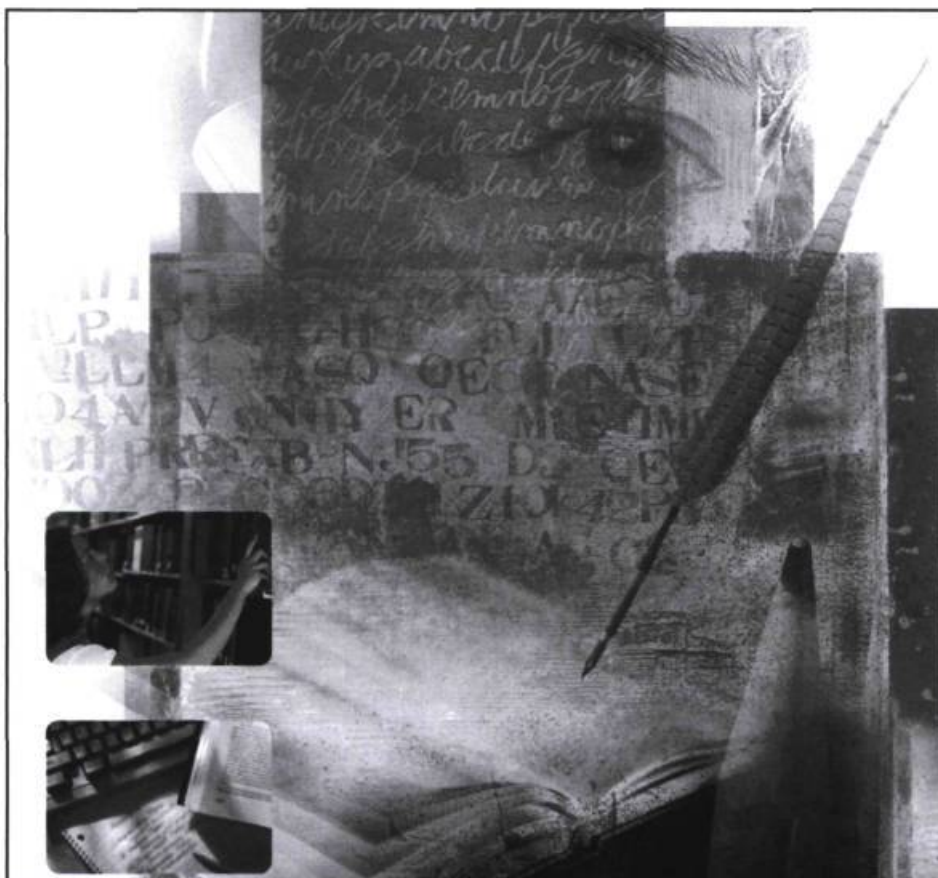
Avec la parution de ce centième numéro qui inaugure nos vingt-cinq années d'existence, nous avons pensé faire peau neuve en changeant le format et, en bonne partie, la mise en page. L'idée nous est venue quand nous avons constaté à quel point le format actuel coûtait cher en papier et se révélait souvent un casse-tête pour les imprimeurs. Le format, 9 1/2 po X 11 po (24 cm x 28 cm), est inhabituel. Il exige des presses de gros calibre, les petites ne pouvant accepter une dimension de cette largeur. À chaque renouvellement de contrat, cela signifie la recherche d'imprimeurs spécialisés. Dans ces conditions, et par souci d'écologie, nous avons jugé qu'il s'imposait de choisir un format plus petit. Nous n'attendions que l'occasion pour procéder à ce changement.

Voici donc le centième numéro dans sa nouvelle robe. J'espère que les lecteurs seront charmés par le format et la mise en page, élaborée à partir de l'ancienne.

Souhaitons surtout que les lecteurs continueront à nous encourager et que le magazine *Lettres québécoises* durera encore vingt-cinq autres années. Il le mérite. N'est-ce pas le seul qui se consacre exclusivement à la littérature québécoise ?

Pour nous, la chose est claire : nous continuons, animés que nous sommes de mieux faire connaître la littérature d'ici.

Le directeur,
André Vanasse



Lettres québécoises contribue
au rayonnement de la littérature
québécoise depuis 25 ans. La
SODEC salue sa 100^e édition.

SODEC
SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT
DES ENTREPRISES CULTURELLES
Québec

La culture, une passion qui se développe. www.sodec.gouv.qc.ca